

SOLUTO  
Glaces sans tain



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

*Vies à la ligne*, éditions Les Rêveurs, 2009.

Soluto

*Glaces sans tain*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Solutio**

© le dilettante, 2013

ISBN 978-2-84263-769-9

## L'île aux Bœufs



J'ai assassiné puis violé Claire Draingan un soir ensoleillé d'octobre 1974, dans un chemin creux de l'île aux Bœufs.

Nous étions âgés à cette époque de dix-sept ans et nous nous connaissions. Suffisamment pour nous saluer et plaisanter ensemble, mais peut-être pas assez pour oser dire que nous étions amis. Nous avons fréquenté les mêmes classes au collège Jean-Charcot d'Oissel, de la cinquième à la troisième. L'arrivée au lycée André-Maurois, à Elbeuf, dans deux classes voisines mais différentes, nous avait un peu éloignés. Elle avait choisi, parce qu'elle se pensait douée pour les langues et qu'elle voulait être journaliste, une filière littéraire tandis que moi,

qui ne m'imaginai pas d'autre avenir que celui qu'on me voulait, je m'étais retrouvé, sur le conseil appuyé de mon père, dans une section scientifique.

J'étais donc en première C lorsque j'ai tué Claire.

De son côté elle avait doublé sa seconde. On lui avait décelé, vers le mois de décembre de l'année précédente, une tumeur au cerveau qui avait failli une première fois la terrasser.

Nous nous le rappelons tous bien. Elle s'était mise en quelques semaines à tituber, à vomir en fusée à l'improviste et elle n'était plus capable, à certains moments, de se situer dans le temps ou l'espace. Puis elle avait multiplié des crises d'épilepsie qu'aucune médication ne stabilisait. À la mi-janvier elle avait dû renoncer au lycée. Le diagnostic avait vite été posé au vu d'un électro-encéphalogramme éloquent. Quelque ponton parisien lui avait alors ouvert la tête pour extraire de sa cervelle comprimée une noisette grasse, molle et délétère. On lui avait octroyé une convalescence que chacun s'accordait à trouver méritée.

Cette opération, dans un premier temps redoutée, s'avéra être un succès au-delà de toute espérance. Elle revint fatiguée, souriante, sans la moindre séquelle motrice ou psychomotrice



et se requinqua doucement en toute discrétion, au fil des mois. L'absence d'issue tragique, comme si les pires craintes n'avaient pas été nourries ou soutenues jusqu'au bout, fit dire à quelques camarades que son histoire de maladie avait été sans doute exagérée et que le chiqué y avait sa part. Si elle s'en était si bien sortie, c'était bien sûr parce que ce n'était pas si grave.

Ce premier trimestre avant l'annonce de son cancer ne fut pas assez convaincant pour qu'on lui permît de passer en première. Elle refit donc une seconde, mais cette fois dans un autre lycée que le nôtre.

Ses parents, qui avaient beaucoup prié et qui s'étaient cru exaucés, avaient négocié en direct avec le Bon Dieu. On l'avait scolarisée dans un établissement catholique.

C'était le moins qu'ils pouvaient faire.

Elle ne semblait pas s'en plaindre.

\*\*\*

Il était 18 heures passées de quelques minutes, ce fameux vendredi 18 octobre, quand je l'ai aperçue à l'arrêt des bus de la place du Marché d'Oissel. Elle patientait sagement, seule, en guettant l'autocar qui la ramènerait chez elle. Claire habitait à trois ou quatre kilomètres au-delà

de la Seine, près de Tourville-la-Rivière. Je ne crois pas qu'elle m'avait vu lorsque j'étais passé devant elle sur la moto rouge-orange, une Honda 125 XL, que mon frère m'avait cédée pendant son temps d'armée. J'étais dans ce quartier parce que je raccompagnais un copain, Sylvain, quelques centaines de mètres plus loin sur la route de Rouen, au bout de la rue Zola.

Disons un mot de cette moto ! Depuis la rentrée scolaire toutes mes préoccupations tournaient autour d'elle et tout m'était prétexte pour l'enfourcher. Un mot et je jouais du kick. Rarement de toute mon existence on ne m'avait vu si prompt à rendre de menus services, à faire quelque commission spontanée. Pourvu qu'il faille avaler du bitume, on pouvait compter sur moi. J'étais incapable de me lasser de la douce vibration du monocylindre. Aujourd'hui encore, en ressuscitant ces souvenirs, je ressens pleinement la puissance érotique qui émanait de cet engin si souvent fourré entre mes cuisses. C'était bien avant la peur et les premières chutes. Par chance je n'ai jamais été gravement accidenté. C'était au temps précieux du déni du risque, de la toute-puissance et de l'invincibilité.

J'avais payé de mes deniers l'examen du code de la route qui permettait, à cette époque-là,

de faire le beau sur n'importe quelle 125 cm<sup>3</sup> et je comptais bien me rembourser en parties de plaisir la douleur que m'avait coûtée ma tirelire éventrée. En petit Brando qui s'ignorait j'avais une panoplie complète que j'arborais avec un sens du m'as-tu-vu naïf et parfaitement assumé. Mon perfecto noir et rouge, aux épaules rembourrées, lacets noués serrés sur les hanches, avait une ceinture dont la boucle oblongue et chromée, en coquille, était à équidistance de mon nombril et de mon pubis. Un jean moulant, zippé, me comprimait les parties génitales et un casque blanc sale, intégral bien sûr, montrait à l'endroit de la nuque la bouche rouge et lippue d'un Mick Jagger langue pendante.

Thierry, mon frère, l'avait peinte maladroitement avec de la peinture à maquettes.

Une fois mon pote Sylvain déposé, le casque que je lui avais prêté dans le pli de mon bras, je suis repassé devant Claire qui attendait toujours qu'on la ramène. L'occasion était trop belle de jouer les chevaliers servants. Je me suis arrêté et, dégageant ma tignasse frisée du casque qui l'étouffait je lui ai proposé de la ramener avec un sourire timide. Elle a regardé mon bolide à frissons avec un peu d'inquiétude et n'a pas dit non. Je l'ai aidée à enjamber ma jolie mécanique,

lui ai montré comment attacher la jugulaire et d'un coup de talon j'ai mis les gaz. Elle m'a gentiment tapé sur l'épaule et m'a demandé où l'on se tenait en agitant ses mains blanches, ainsi que le font, c'est bien connu, les petites marionnettes. J'ai attrapé ses poignets (c'est là que commence le piège à filles...) et je l'ai amenée doucement à entourer ma taille de ses bras charmants. Au moment où nous démarrions l'autocar de la Compagnie normande d'autobus montrait sa face mafflue et descendait vers nous.

Il faut bien se représenter les choses.

De la place du Marché au domicile de Claire nous n'en avons que pour dix minutes au maximum. Trop heureux de la sentir derrière moi je voulais profiter de l'aubaine pour me placer avantageusement en vue d'aventures prochaines plus exaltantes. Le temps était court. Je savais qu'une fois la rue du Docteur-Cotoni avalée nous serions lancés sur le pont qui mène à Tourville, sans aucune possibilité de nous arrêter, ni de nous isoler un peu pour discuter.

Je me voyais bien pourtant lui rouler une galoche à la romantique, mes mains sur ses hanches, ses bras autour de mon cou, dans un ventre-à-ventre prometteur. Dans ma parade amoureuse express je n'économisais pas mes

effets et j'allais aussi vite que me le permettaient les rapports de vitesses de ma pétaradante moulinette. Je réfléchissais furieusement à la façon la moins niaise de lui donner un rendez-vous prochain quand je l'ai sentie mollir. Sa tête est venue se poser sur mon cuir, entre mes omoplates, et elle s'est serrée un peu plus contre moi dans le bruit et la vitesse. C'était une sorte d'invite que je connaissais bien, celle de l'adolescente en boum, qui au moment du slow bascule son front contre votre clavicule en mêlant un peu mieux ses cuisses aux vôtres. C'était celle aussi de la bonne copine qui soudain vous trouble d'un regard trop chargé de désir pour être honnête.

Je me suis vu emballer l'affaire comme un cadot et je me suis joué gagnant.

J'ai eu une idée.

L'un des derniers piliers du pont qui enjambe la Seine prend appui sur une langue de terre verdoyante appelée « l'île aux Bœufs ». Je connaissais par cœur cette grande île, magnifique terrain d'aventure, pour y avoir joué avec les copains des mercredis entiers, quelques années auparavant. Nous courions à perdre haleine dans les champs et les pâturages, dégommons le moinezingue au lance-piges (je n'en ai jamais touché un seul, ni vu l'un de la bande faire

mouche, mais nous nous acharnions), espérions construire des cabanes qui ne passaient jamais le stade d'ébauches (trois clous en poche et les marteaux de nos pères dans nos ceintures) et constituions des trésors avec les pièces de monnaies anciennes, les morceaux de poteries, que la vase puante et capricieuse des plages régurgitait.

C'était une époque légère, sans téléphones portables, où l'on ne craignait pas de laisser ses enfants dans la nature. C'était avant l'anxiété généralisée des adultes et leur peur quasi phobique de ne pas pouvoir, dans l'instant, localiser leur progéniture... (Je viens de regarder sur Google Maps et je constate que quelques décennies plus loin ce petit coin de paradis ne semble pas changé. L'île n'a pas été urbanisée, et le chemin caillouteux, qui descend en épingle en se rabattant le long du tablier du pont, n'a pas été goudronné. Je reconnais toujours, sur la photo satellite, cette coulée pierreuse, grise comme le ciment, dans laquelle nous nous élancions joyeusement.)

Je m'inventais la possibilité d'un flirt avec Claire. J'étais dans cette période où je m'enorgueillissais du nombre de filles à qui je roulais des pelles. Je croyais naïvement gagner en autorité sur le monde. J'avais le palot facile, beaucoup d'arrogance et mon petit succès.

Comme la révolution sexuelle n'était pas arrivée jusqu'à Oissel, que les filles étaient sages et ne savaient donner que leur bouche, je ne couchais pas. Je ne crois d'ailleurs pas que j'en souffrais. J'avais confiance en l'avenir, je me disais que ce serait pour plus tard. J'avançais d'un bon pas, en vrai dégourdi qui finirait un jour par décrocher la timbale.

Quand, à la faveur d'un moment d'intimité et d'abandon, je glissais ma main dans une culotte, que mes doigts farfouillaient sous des frisottis humides, j'avais déjà le sentiment d'une transgression éblouissante, d'un moment de pur bonheur. Jamais je ne me laissais emporter par la pulsion tenace qui m'aurait rendu insistant. Je me contentais de ce qu'on me donnait puis j'emportais mes souvenirs en me suçant les doigts. Pour le reste, fier comme un roitelet, je me débrouillais tout seul...

Au bout du pont, surévaluant mes chances d'embrasser Claire, j'ai clignoté, pris ce virage pentu en épingle à cheveux qui descendait sur l'île, puis j'ai coupé les gaz de la moto et l'ai mise sur sa béquille. Bien sûr elle m'a demandé ce que je faisais, mais je n'ai pas vu qu'elle était autrement surprise. Elle souriait, en retirant son casque, dans la lumière orange et déclinante.

Elle a remis en place, d'un geste enjoué avec sa main en griffe, ses cheveux fins et auburn. Ils étaient teints avec ce henné oriental qui changeait en rousse, avec plus ou moins de bonheur, beaucoup d'adolescentes diaphanes.

Mignonne et dépourvue d'imagination elle s'efforçait de se conformer à ce que devait être une petite jeune fille à la mode baba. Un pantalon de velours vieux rose, un chandail mauve de grosse laine lui arrivant à mi-cuisse, dans lequel on aurait pu en mettre trois comme elle, l'habillaient. Mince mais pas fluette, élancée, plutôt grande (à moins que cette impression ne soit due à ses sabots de cuir à talons), elle avait la peau blanche, un peu d'acné au menton, des yeux verts à peine maquillés et des lèvres fines et roses. Elle était tout à fait à mon goût (mais presque toutes l'étaient).

J'ai déployé mon baratin.

Nous avons marché un peu, j'ai plaisanté, l'ai fait rire et sourire. Nous nous sommes rapprochés des bords vaseux de la Seine. Je l'ai interrogée sans délicatesse, parce qu'à l'époque ce sentiment m'était étranger, sur la maladie qu'elle venait de traverser, sur sa façon de vivre actuellement. Elle s'est remémoré les symptômes, a raconté les examens et les hospitalisations, a évoqué le traitement antiépileptique



qu'elle prenait encore, ainsi que ses journées d'errance. Elle disait vivre dans l'urgence, avec une avidité pour explorer ce monde qui avait failli lui être ravi. Elle parlait avec un grand sérieux, d'une voix pâle et pénétrée, qui nous éloignait d'un contact un peu plus physique.

Loin d'être gêné par ses histoires je trouvais qu'elle en faisait beaucoup. Je mettais intérieurement en doute l'emphase discrète et la souffrance contenue de ses propos qui me paraissaient à peine authentiques et pour tout dire un peu trop attendus. Elle m'a raconté qu'elle n'était pas allée en cours cet après-midi-là. La mignonne avait eu brutalement besoin de revoir le parc du Château de la Marquise (ce grand jardin public, fierté osseliennne) où elle allait jouer quand elle était enfant. Elle s'était promenée longtemps dans ses allées, sous les grands arbres encore feuillus et près du bassin qu'on avait déjà vidé en cette saison.

Sa description extatique se révélait finalement agaçante. Sa balade improvisée l'avait emmenée jusqu'à l'avenue des Marronniers, où elle avait ramassé quelques fruits ronds et vernis qui avaient jailli de leurs bogues en tombant. Elle me les montra. Arrivée devant le cimetière du centre elle était entrée pour se recueillir sur la tombe d'un grand-père qu'elle n'avait pas

connu. Elle avait beaucoup prié (ça l'avait gagnée aussi, m'étais-je dit...) Et ce n'était qu'à bout de fatigue qu'elle s'était retrouvée, après avoir déambulé dans le centre-ville, à l'arrêt des autobus de la place du Marché où je l'avais cueillie.

Nous retournions tranquillement vers ma bécane (j'avais renoncé à placer ma galoche, devenue hors sujet) quand elle m'a dit « Tiens, regarde... » en penchant la tête et en soulevant ses cheveux roux qui paraissaient flotter dans la lumière finissante. Elle avait dégagé tout l'arrière de son oreille gauche. Je me suis approché de son cou offert, avec le goût des baisers revenu sur mes lèvres, et je suis tombé en arrêt devant la morsure bleuâtre du trépan qui lui avait ouvert la boîte crânienne quelques mois auparavant. Ses cheveux n'avaient pas repoussé. Une circonférence crénelée, légèrement boursouflée, de la taille d'un sablé, m'a sauté au visage. J'ai cru voir battre, à pouls lent, son sang appauvri sous sa fine peau. Elle m'a parlé de sa tumeur comme d'une bête captive dans une cage trop étroite qui aurait grossi quelques centimètres là-dessous en lui comprimant le cerveau. Je n'entendais rien, mais j'avais l'impression qu'elle allait se mettre à déconner sévèrement. Elle ne se redressait pas, tenant avec sa main ses mèches

dégagées. Elle laissait mon regard prisonnier de cette pastille plus sûrement que si j'avais eu une vue plongeante sur son cerveau lui-même.

Je n'étais pas prêt à l'écouter délirer.

*Écrire me trahit. L'honnêteté m'oblige à dire qu'il s'agit d'une interprétation de ce qui s'est vraiment passé. Je m'obstine par facilité à donner du sens à ce qui n'en a pas. Je suis en train de revisiter, d'inventer les impressions évanouies qui m'ont accompagné à ce moment-là.*

*Car je ne sais rien de ce qui m'a submergé, de ce qui m'a rendu cette situation acceptable. À la vérité j'ai traversé un moment sans émotion reconnaissable, dont l'intensité s'est vite émoussée. Je n'ai rien ressenti de si insupportable. Médusé? Oui. Interloqué? Bien sûr. Mais paniqué? Absent à ma propre raison? Sûrement pas...*

*J'étais bien là, en pleine conscience, et je ne l'ai pas tuée malgré moi. J'étais au contraire en parfait accord avec l'instant et l'univers tout entier.*

*Un sentiment d'inébranlable puissance me portait.*

Ma violence a été inouïe. Je lui ai mis un coup de genoux fulgurant dans le ventre pour qu'elle se redresse, elle a titubé et, voulant la gifler, je l'ai frappée sur la tempe avec le tranchant

de la main. Elle m'a regardé avec stupeur et incrédulité, comme si je m'étais mis à jouer au méchant pour de faux. Je l'ai poussée, elle est tombée. Elle a voulu fuir, remonter vers le pont où l'on entendait les autos passer à vive allure. Elle appelait au secours d'une voix étranglée sans avoir la moindre chance d'être entendue. Dans sa course les cailloux roulaient sous ses sabots, et dévalaient la pente comme pour venir à ma rencontre. J'avais remis mes gants de motard afin de ne pas m'abîmer les mains. Je l'ai attrapée avec précision par une cheville pour la faire tomber. Elle s'est un peu raboté la tronche en s'étalant. Je l'ai retournée, elle commençait à être esquintée. À partir de cet instant, je ne l'ai plus lâchée. L'enquête a parlé d'acharnement. J'étais simplement déterminé à aller jusqu'au bout. Je l'ai frappée avec mes poings et mes pieds en lançant mes coups cinglants loin de moi, pour qu'ils la heurtent au plus fort de leur course. Elle n'a présenté aucune résistance et a dû mourir longtemps avant que je ne cesse de la battre. Le sang avait coulé par ses narines et ses oreilles, sa mâchoire était déboîtée, ses grands yeux ouverts regardaient dans deux directions différentes.

Je l'ai attrapée par la ceinture d'une main, par le col mou de son chandail de l'autre et